

LA "FLAPPER"

EXISTE-T-ELLE DONC EN FRANCE?

M. Antoine Redier, directeur de la Revue Française rédige actuellement une série d'articles sur la femme moderne. Dans les colonnes de ce grand hebdomadaire, M. Redier écrit des articles très francs à ce sujet et nous sommes ravis de pouvoir porter à la connaissance de nos nombreux lecteurs et lectrices certains passages intéressants provenant des deux derniers articles M. Redier:

On pourrait relever une à une les manifestations extérieures par où certaines jeunes filles d'aujourd'hui prennent plaisir à se distinguer des anciennes. Rien de ce qu'elles disent ou laissent sous-entendre, font ou omettent, portent ou ne portent pas sur elles, ne mériterait qu'on le blâmât formellement, pas même qu'on le discutât sur le mode grave. Même les danses nouvelles les plus risquées, même les robes les plus hardies, pourraient à la rigueur se défendre: on peut toujours dire et prouver qu'on garde dans les bras de son danseur, ou au sortir des mains de sa couturière, une grâce parfaite et du meilleur ton. Il ne s'agit pas de chicaner sur toutes ces manières, sur ces mots, ces gestes, ces vêtements, mais de savoir ce que cache une si étourdissante parure et, pour entrer dans le vif du sujet, d'arriver, le histouri en avant, jusqu'au cœur des jeunes filles.

Ce que nous allons trouver dans ce tabernacle, c'est, tout brûlant, tout palpitant, un nom chéri, qu'on garde la jalousement, comme s'il était la source et la fin de tout bonheur et de la vie même, un nom brillant et creux, qui signifie tout et ne veut rien dire, mais qu'une femme aujourd'hui croit devoir aimer d'amour: la liberté.

Les hommes ont fait depuis cent cinquante ans, bien des sottises au nom de la liberté. C'est leur faute si les femmes, plus lentes à se laisser corrompre, tombent aujourd'hui dans une méprise dont ils commencent eux-mêmes à revenir. Beaucoup de jeunes gens ont repris, depuis dix à quinze ans, le goût des disciplines fortifiantes, et leur principal souci n'est pas de séduire les lois, mais de les reconnaître afin de s'y soumettre à bon escient. On obéissait par habitude; un jour on s'affranchit; on revient ensuite à la loi de son plein gré: c'est un cercle, dont on fait le tour en trois étapes. Les jeunes filles entendent aimer, la tête baissée, dans la deuxième période, du fol affranchissement, au moment où les garçons, le front haut, accèdent à la troisième, celle de la servitude intelligente.

Il y a des jeunes filles au cœur ardent, à l'âme droite, qui n'ont bûné les vieux liens que pour s'astreindre à des lois nouvelles. Mais ces filles sages sont quelquefois, il faut l'avouer à la honte des hommes, délaissées par les jeunes gens. Et parce qu'elles sont les plus raisonnables, on voit beaucoup d'entre elles accepter d'avance le célibat ou s'y destiner délibérément. Elles sont alors perdues pour les foyers français, à l'avenir desquels on est bien forcé de songer d'abord quand on regarde dans le cœur des jeunes filles.

Et les autres, celles qui entendent se marier à tout prix, qui, en tout cas, ne se préparent sérieusement à aucune autre carrière et n'auront, après avoir bien dansé, que cette issue, ce sont justement les pures affranchies, les écervelées, les révoltées, celles qui ne connaissent d'autre loi que de n'en accepter aucune.

Je pourrais, comme on fait d'habitude quand on parle entre gens bien élevés des jeunes filles, négliger ce type nouveau de jeune effrénée, qui court les rues et les salons et qu'on fond tout le monde est d'accord pour blâmer. Mais on le blâme en souriant, et c'est ce qu'il ne faudrait pas faire. Elles sont dangereuses, dangereuses pour vous, mes lectrices, qui sentez sans doute pour plusieurs de ces sœurs égarées, parce que vous êtes bonnes, une tendresse que je ne voudrais pas froisser; dangereuses pour la société, si menacée par ailleurs et qu'elles achèveront de ruiner; dangereuses pour nous les hommes, qui n'avons de recours contre nos tares masculines que dans la douceur et l'ascendant des mœurs exquises des femmes.

Autrefois des pauvres filles, qu'on livrait au monde les yeux bandés, tombaient des premiers pas, dans les fondrières de la route. Celles d'aujourd'hui, qui vont clair sautant à pieds joints dans les flaques qu'elles ont choisies: c'est toute la différence.

Quelques-unes se livrent à ce petit jeu sans éclabousser leurs voisines, sans se ternir elles-mêmes. Ce sont des virtuoses. Ainsi des acrobates, aux applaudissements de la foule, jonglent sans brûler leurs mains avec des torches en feu. Admirez ces quelques jeunes filles, expertes à braver le danger. Ne les jugeons d'ailleurs pas trop vite sur les apparences, ni sur leurs dires, ni sur le crédit que leur accordent d'honnêtes femmes, dont l'âme candide ne croit pas au mal. C'est à leurs compagnons, les jeunes gens, qu'il faudrait demander un avis ferme sur ces petits prodiges, qui ne sont probablement que des comédiennes, aussi faibles mais plus rouées que les autres. En tout cas, pour quelques échappées

qu'on nous cite avec complaisance, il y a le troupeau de celles qui tombent. Et je n'aime pas une méthode d'éducation qui, pour mettre deux ou trois sujets au pinacle, sacrifie les autres par milliers.

Notez que dans les pays du Nord les femmes sont bien plus libres encore que chez nous et que, livrées toutes jeunes à elles-mêmes, elles se tirent presque toutes à leur honneur de cette épreuve. Mais dans les pays où règne le soleil, où les parfums des fleurs embaument l'atmosphère et grisent les sens, où la chaleur détourne le corps du travail et porte l'esprit à la rêverie, il faut que les femmes soient particulièrement réservées. En Orient, on les enferme et on les voile. En Suède, parce qu'il fait froid, elles vivent et travaillent librement parmi les hommes, qui les respectent. En Espagne, en Italie, même dans notre France tempérée, pour la plupart des femmes, la femme à toujours été, demeure et ne cessera d'être, tant que l'ordre et la qualité des saisons n'auront pas changé, un objet de convoitise. Et si la vieille éducation française imposait aux filles la contrainte et la réserve, c'était en vertu d'une loi qu'un nouveau Josué aurait seul le pouvoir d'abroger ou d'amender, et contre laquelle les innovations qu'on nous propose ne prévaudront jamais.

Il faut avoir le courage de dire ce qu'on pense. Vous qui me lisez, vous qui sentez tout le prix de votre éminente vocation de régulatrices des mœurs françaises, de conductrices vigilantes et attendries de ce grand et misérable troupeau des hommes, vous en qui bat, encore jeune, mais tout vibrant déjà, un cœur de femme, regardez-les donc, vos sœurs égarées, et dites si vous pouvez être indulgentes à leur trahison. Savez-vous ce qui parfois vous séduit en elles? C'est cet air d'assurance qui sied à ravir à votre belle honnêteté et qu'elles portent, elles, avec un orgueil que je vous dénonce. Ce sont des orgueilleuses. Parce qu'elles ont brisé les vieilles chaînes qu'on mettait au poignet de leurs aînées, les voilà tout étourdies de bonheur. Elles se flattent d'avoir abattu les murs de leur prison, et c'est la maison de leurs mères qu'elles ont détruite. Sur les ruines du foyer français, elles coquetent, lissent leur plumage, sautillent et s'entraîment. Plus de respect, pour toute loi, le bon plaisir, on s'amuse! Et c'est tragique, dans le temps où nous sommes. Un seul sentiment, le contentement de soi. Il n'est pas de vice plus contraire à la nature féminine, et c'est par où ces malheureuses, dont l'aillure et les manières paraissent inoffensives aux badauds et les amusent, jettent dans l'épouvante les observateurs clairvoyants.

Orgueilleuses et, par voie de conséquence, égoïstes. On s'étonne quelquefois de l'égoïsme des jeunes filles de cette sorte. Il est curieux, dit-on, que, par ailleurs si diverses entre elles, elles aient ressemblé toutes sur ce point. Mais l'égoïsme est commun à tous les hommes, à toutes les femmes, dès le berceau. L'éducation vient seule à bout de ce vice. Les jeunes filles débridées d'aujourd'hui ne sont plus armées contre lui, voilà ce qu'on peut dire. Elles sont égoïstes parce qu'elles ne sont pas vertueuses.

Au désordre grandissant des classes populaires, elles superposent le désordre, plus criminel, de cette élite, où elles règnent et qu'elles achèvent de corrompre. Si encore elles avaient l'excuse d'être des imprudentes et de pécher par inexpérience! Mais leurs folies, dont elles sont toutes fières, sont vieilles comme le monde. Des filles déchainées, les hommes en ont toujours connu, et, dès le plus lointain passé, les ont recherchés pour leurs plaisirs. Le nouveau, c'est d'en rencontrer dans les salons: on s'apercevra quelque jour que ce n'est pas un progrès.

Il existe, Dieu merci, un type de jeune fille moderne tout différent de celui que nous décrivions plus haut, et celui-là mérite des hommages. Le caractère essentiel de la petite Française à la fois moderne et bien élevée, ce qui la distingue de l'entant réservée d'autrefois et donne à sa jolie physionomie toute sa grâce et tout son prix, c'est qu'elle aussi, comme sa sœur moins raisonnable, aime par-dessus tout sa liberté. La différence c'est qu'elle ne prend pas cette liberté comme un plaisir, mais comme une charge.

Je m'explique. Nous traversons des temps sur la dureté desquels on me dispensera d'insister. Autrefois les jeunes filles vivaient à l'ombre du foyer familial jusqu'au mariage ou au couvent, et si le mari ne venait pas, ni la vocation religieuse, elles vieillissaient en paix dans un coin de la maison. Pas drôle toujours, cette vie. Mais elles avaient jusqu'à leur dernière heure un abri et du pain. Beaucoup se rendaient utiles. S'il s'en trouvait d'acariâtres, on se consolait vite en pensant au brave garçon dont elles auraient pu empoisonner les jours. On faisait peu de cas d'elles, mais les plus pauvres même se tiraient d'affaire. Les tables modestes, alors, étaient garnies. Dans les plus humbles demeures il y avait des miettes abondantes. Aujourd'hui c'est fini. Chacun doit faire sa vie. Homme ou femme, si l'on veut du pain, il faut le gagner. Si l'on veut s'habiller décentement, il faut payer. Il n'a plus de vieilles garde-robottes toutes remplies de vêtements inusables. Il s'agit maintenant de changer de toilette à chaque saison, et le temps, encore tout

Part pour La France



M. ANDRÉ LAJARGUE, qui vient de partir pour Paris. Avant son départ M. Lafargue a annoncé que le but de son voyage était les affaires, mais que malgré cela, il s'occuperait des dons français envers le fonds d'agrandissement des locaux de l'université Loyola. Il fait aussi savoir aux nombreux lecteurs de l'Abeille qu'il continuera à rédiger ses articles éditoriaux chaque semaine aussitôt son arrivée en France.

proche, où l'on pouvait se parer avec goût pour peu d'argent, est passé. D'autre part, on nous assure, statistiques en mains, qu'un tiers des jeunes Françaises arrivées au sortir de la guerre à l'âge de se marier resteront filles. Grand malheur, et qui pèse sur la jeunesse de toutes, car nulle n'oserait dire qu'elle sera nécessairement parmi les élus. Mais le malheur plus grand, c'est que, pour la plupart d'entre elles, le célibat, si elles n'y prennent garde, c'est la misère.

Alors ces petites, puisque la vie se dresse, menaçante, en face d'elles, portent leurs regards avec aplomb sur la vie.

Debroutillards, voilà ce qu'il a fallu, non pour le plaisir, mais par ordre du destin, que devinssent tout à coup nos fines, nos douces Françaises de dix-huit ans. Elles se sont tirées avec adresse de la difficulté. Un long atavisme de pacifique et bénéficiant servitude aurait pu les rendre à jamais incapables de se conduire seules. La preuve est faite qu'elles sont de taille, puisque c'est devenu nécessaire, à prendre leurs responsabilités. Puisque même pour elles, il n'y a plus de pitié dans cette bataille qu'est aujourd'hui la vie, elles sont prêtes à lutter, et vous le savez, de leur voix d'or, en vous regardant dans les yeux.

Rien n'est plus charmant ni plus sage. Mais entendons-nous bien. Leur liberté n'est pas un affranchissement: c'est le passage d'une servitude ancienne à d'autres servitudes plus hautes. Si elles ont brisé les liens qui entravaient leurs membres, ce n'est pas pour danser à la corde, mais pour marcher d'un pas décidé, sur la route au sol dur. Parce qu'on ne les tient plus par la main, elles n'ont pas cessé d'être soumises aux lois éternelles. Le devoir est toujours au bout du chemin. Elles y vont seules, voilà tout. Et si c'est toujours plus honorable et quelquefois amusant, c'est souvent si difficile que plus d'une a dû verser des larmes dont l'amertume était inconnue des petites emprisonnées d'autrefois.

Un des premiers soucis des jeunes filles quand elles ont senti la nécessité de se préparer à la vie a été de se mieux instruire. Elles ont appris le latin. Faut-il l'approuver? Latin ou pas, l'essentiel est que le cerveau des filles soit cultivé. Pour accéder aux carrières profitables qu'elles ont le devoir de rechercher, elles doivent malheureusement passer des examens et subir de fâcheux programmes, qui risquent de ne nourrir que leur vanité. Les plus fines peuvent cependant, partant de là, orner vraiment leur esprit et contribuer un peu au relèvement de notre société, qui tourne à la barbarie.

D'autre part, si préoccupé qu'on soit du sort de celles-là, il faut songer avec une inquiétude plus grande, et avivée par le souci des destinées lointaines de la patrie, à celles qui fondront des foyers et, sur leurs genoux, élèveront demain des générations de Français. Celles-là aussi, il est temps qu'on les instruisse. Ici je m'adresse à certains hommes qui prennent volontiers ombrage de la supériorité qu'aurait bientôt sur eux-mêmes un grand nombre de jeunes femmes. Vous voulez, Messieurs, d'honnêtes épouses pour vos fils. Vous vous plaignez de la misère des temps. Vous constatez, avec des lamentations, que les femmes dites rangées lisent des romans qu'autrefois les hommes ne feuilletaient qu'en cachette, achètent des journaux remplis de contes faisandés, sont abandonnées, à des revues où s'étaient des portraits de courtisanes. Vous les conduisez d'ailleurs au théâtre, où on ne leur montre que d'élegantés criminelles, ou au café-concert, où se débilitent des inepties et des horreurs. C'est qu'il faut bien les distraire. Or la plupart des femmes ne savent pas lire. Elles ne sont pas assez instruites pour goûter les belles joies que plusieurs d'entre nous tirent encore du commerce des grands écrivains. Elles doivent des stupidités parce qu'elles ne sont pas préparées à savourer les beaux écrits. A ce mal il n'est pas d'autre remède qu'une meilleure et plus haute culture.

C'est l'âge des femmes fortes. Vous sentez, lectrices, le prix de ce

Quelques Traits DE L'EUROPE NOUVELLE

On a beaucoup parlé de l'Europe et de sa reconstruction, avant et depuis Gènes. Et il est probable que, cette Europe du Traité de Versailles, on en parlera longtemps encore.

Elle est très différente de celle que nous avons connue avant 1914, très différente, même, de celle que Louis XIV a régentée. Il faut remonter avant 1525, avant la figuration définitive de l'Empire austro-hongrois, pour trouver quelque chose de comparable à ce qui prévaut aujourd'hui au centre de notre vieux monde.

Quant à l'Orient, les défaites turques depuis 1820, 1877, 1885, 1912 et 1918, il est tel que pour trouver maintenant son pareil sur la carte il faut remonter, en quelques endroits, au XIVe siècle.

Il y a une grande Serbie, plus grande qu'avant Kosovo, une Lithuanie, une Esthonie, une Finlande comme au Moyen Age, une Bohême comme à l'époque de la guerre de Cent Ans.

Bien peu de nous sont les pays que la crise territoriale n'a pas affectés. Je crois bien que la Norvège et l'Espagne seules, soit directement, soit indirectement, n'ont pas été touchées, soit en bien soit en mal.

Pour le reste, quel remue-ménage! Le Monténégro a disparu, en douze heures, noyé dans l'immense Yougoslavie, comme un simple empire apostolique.

Mais connaît-on l'un des traits les plus curieux de l'Europe actuelle? Il est peu remarqué. Pourtant il contient en soi tout un symbole.

Depuis 1919 la France est l'Etat d'Europe, le plus grand pour le territoire, exception faite, bien entendu, de la Russie, qui d'ailleurs n'est presque plus un Etat.

Les chiffres sont là pour le prouver.

Amputée comme elle l'a été l'Allemagne ne compte plus que 570,800 kilomètres carrés (au lieu de 540,833). Elle se place donc non seulement après la France (650,985 depuis le retour de l'Alsace-Lorraine) mais après l'Espagne (504,517).

La Grande-Bretagne n'atteint que 314,433 kilomètres carrés. Encore si l'on en déduit l'Irlande (83,809) le territoire proprement anglo-écossais n'atteint guère que 230,624. C'est peu. Un support aussi minime sera-t-il longtemps de taille à soutenir le fardeau d'une Inde, par exemple, avec ses 4,860,000 kilomètres carrés? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Jusqu'à présent l'expérience de l'histoire n'est pas en faveur des gros empires coloniaux du monde, quand la masse de la mère patrie ne les équilibre pas jusqu'à un certain point. Ni l'Espagne, ni la Hollande, ni le Portugal n'ont pu maintenir jusqu'au bout leur pleine hégémonie. Les seuls empires que l'histoire contraindre pour une longue durée sont d'origine continentale.

Rappelons-le nous toujours et sachons en conséquence qu'un mètre sur le Rhin vaut mieux que dix mille mètres à l'Equateur. Mais revenons à notre Europe. Les transformations profondes qu'elle a subies rendent absolument illusoire tout ce qu'on nous enseigna jadis à l'école. Regardons plutôt. Et d'abord, place aux nouveaux venus, aux revenants.

Voici, pour commencer par le Nord, une Finlande, capitale Helsingfors (147,000 habitants) avec 373,000 kilomètres et 3 millions 269,000 âmes. Puis une Esthonie avec ses 1,200,000 habitants répartis, autour de Revel (79,000), sur 44,000 kilomètres, et une Lettonie capitale Riga (185,000) avec ses 65,000 kilomètres et ses 1,700,000 habitants.

Quant à la Pologne, c'est le plus vaste des nouveaux-nés de Versailles. Ses frontières ne sont pas encore fixées du côté lithuanien, mais sa superficie définitive sera d'environ mot à l'heure où tant de jeunes filles, parce qu'elles sont libres, se font frivoles. La liberté est génératrice de désordre ou de puissance: il faut choisir.

Et la tâche des filles aujourd'hui est difficile pour bien des raisons. Si elles se préparent à la vie matrimoniale seule, elles feront de parfaites épouses et des mères attachées à leurs humbles devoirs domestiques; mais dans le rôle, qui peut-être les attend, de femmes seules, elles seront déplorables et flotteront sur la société comme des épaves.

Si elles envisagent courageusement quelque carrière féconde, elles séduiront peut-être un jour un honnête homme qui les aura vues travailler; mais installées au foyer, elles ne sauront ni l'orner, ni le rendre doux, confortable et réchauffant, ni diriger les enfants et les domestiques, ni veiller au linge et à la table. Il faut qu'elles se préparent à la fois au mariage et au célibat. Et comme il y a finalement deux filles qui se marient pour une qui ne trouve pas à s'établir et que c'est à la carrière matrimoniale que le souci du salut de la race vous commande de donner à tout prix la prééminence, il faut qu'une jeune fille, si résolue qu'elle soit à vaincre la vie comme un homme se souvienne d'abord qu'elle est une femme.

Là est la grave difficulté, dont un grand nombre de jeunes Françaises se tirent d'ailleurs avec une grâce infinie.

ANTOINE REDIER.

PART POUR LE "FAR NORTH"



Le Révérend Père Louis Coudert, de l'Ordre des Oblats de Marie Immaculée, qui vient d'être envoyé en qualité de missionnaire dans le nord-ouest du Canada. A part les quelques employés de la Hudson Bay Company et de quelques membres de la police montée canadienne, la population de la contrée où se rend le P. Coudert est composée surtout d'indiens et d'esquimaux.

386,000 kilomètres, c'est-à-dire qu'il faudrait ajouter au Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande quelque chose comme l'équivalent du territoire irlandais du Sud pour qu'elle fût aussi vaste que la Pologne. Sa population est approximativement évaluée à 28,000,000. Sa capitale Varsovie dépasse 800,000 âmes.

La Lithuanie voisine n'est pour ainsi dire pas délimitée. On ne sait rien d'elle, ni si elle aura, par exemple, le port de Memel, dont le sort reste en suspens, depuis 1918, ni si elle conclura, ou non, un accord économique-militaire, pourtant bien nécessaire, avec la Pologne.

Les trois derniers nouveaux-nés sont la Tchéco-Slovaquie, pays mal conformé, suspendu au centre de l'Europe entre l'Allemagne, la Pologne, la Hongrie et l'Autriche comme un énorme poisson balourd dont la tête serait tchèque, le corps morave et slovaque, et la queue galicienne.

Tout en longueur, très vulnérable, l'empire tchèque—capitale Prague (500,000)—étend ses 13 millions d'habitants (dont 3 millions d'Allemands très pangermanistes) sur 141,000 kilomètres.

Les deux autres, nés indirectement de la guerre sont l'Islande, désormais séparée du Danemark, et l'Irlande dont le statut tout nouveau n'est pas encore probablement tout à fait fixé, en dépit des accords de fin 1921 et du 30 mars 1922.

A côté de ces formations inédites ou de ces résurrections plus ou moins élégantes, nous rencontrons des agrandissements parfois minces, mais parfois considérables. Si la Belgique ne s'est agrandie que des territoires de Moresnet, et d'Eupen-Malmédy, si la France n'a récupéré que l'Alsace-Lorraine (14,522 kilomètres), la Roumanie, par l'adjonction de la Bessarabie, de la Transylvanie, d'une partie du Banat de Temesvar, et de la Boukovie, sans parler de la Dobroudja acquise en 1913, a passé de 131,353 kilomètres à 298,000 et de 7 à 15 millions d'habitants. Avant la guerre elle ressemblait à un coude, elle a maintenant la figure d'un cercle.

La Serbie, elle aussi, s'est développée, fusant largement vers le nord-ouest. Avant la guerre: 48,300 kilomètres et 3 millions de Serbes. Depuis la guerre: 262,000 kilomètres et 12 millions de Serbes, Monténégrins, Bosniaques, Croates et Slovènes. Si la Roumanie a plus que doublé, la Serbie a plus que quintuplé!

La Grèce aussi a modifié son assiette, mais, comme ses frontières restent en suspens, nous ne pouvons préciser. L'Italie s'est accrue de 26,000 kilomètres (28 à 312,000). Naturellement ces transferts de propriétés diverses ont appauvri certains partenaires. La Russie a perdu de la substance en Finlande, en Esthonie, en Lettonie, en Lithuanie, en Pologne, en Bessarabie. L'Allemagne s'est effritée sur la Vistule, à Memel, à Dantzig, en Alsace-Lorraine, en Posnanie, en Sibirie, au Slesvig, sur la frontière belge, passant, comme nous l'avons vu, de 540 à 470,000 kilomètres. La Bulgarie également s'est vue alléger de quelques districts.

Mais les plus maltraités sont l'Autriche et la Hongrie, deux anciens colosses. Avant la guerre l'Empire Austro-hongrois comportait 676,060 kilomètres carrés avec 51,000,000 d'habitants, dont 300,000 kilomètres carrés avec 28 millions pour l'Autriche, 324,857 kilomètres carrés et 21,000,000 pour la Hongrie et 51,199 kilomètres carrés avec 2 millions pour la Bosnie-Herzégovine.

A l'heure actuelle l'Autriche n'a plus que 83,000 kilomètres carrés avec 7 millions d'habitants, dont 2 à Vienne, la Hongrie 91,000 avec 7 millions et demi!

Tout cela, qui a son importance,

PESSIMISME

M. Loisson, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de X... membre correspondant de l'Académie des Sciences morales et politiques, auteur de nombreux ouvrages fort abstraits, corrigeait les épreuves de son volume: "La Vie, considérée au triple point de vue physique, psychique et métaphysique."

—Je te suis obligé, mon enfant, dit-il d'un accent assombri, de la peine que tu as prise et de l'honneur que tu me fais (Mlle Geneviève Loisson l'avait invité à ses noces). Je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre, et si aimable que soit ton offre, je ne saurais l'accepter. Tu ignores rien de mes idées; ou plutôt, se reprit-il, tu en ignores à peu près tout, si ce n'est la négation irrémédiable qu'elles ont pour base. On trouve dans les Ecritures, auxquelles je ne crois point, mais que je respecte et que je lis volontiers, car l'esprit qu'elles a dictées n'est pas sans quelque analogie avec le mien, une parole spécialement vraie: tout ici-bas est vanité... Et qu'y a-t-il en la vie qui ne soit point vanité? La vie n'a aucun sens. Nos petits plaisirs, nos petites peines, nos petits malheurs, qu'est-ce que tout cela signifie? Néant! Nous ne sommes que de misérables fantoches livrés sans relâche aux tourbillons du sort comme les feuilles mortes aux tourbillons du vent. La seule chose incontestable, hélas! la seule trop vraie, trop réelle, trop tangible pour que je la puisse nier, c'est la souffrance. Notre vie à tous est un composé de beaucoup de souffrance et d'un peu de joie. Nos sourires s'effacent presque aussitôt nés, et nos larmes durent. Ayant à peine ouvert nos yeux à la lumière, nous rencontrons tant d'obstacles, tant de douleurs, que nous devrions fuir épouvantés; mais nous devrions fuir de l'aveugle inconscience des petits enfants; nous ne savons pas; nous croyons à quelque chose de bon et de beau; et pour la plupart d'entre nous cette illusion persiste ultérieurement, ce qu'a sur plus je considère comme un bienfait. Mais il n'y a rien de bon ni de beau. Il n'y a que l'immense hostilité du monde, que les prières ou les blasphèmes de ses victimes n'ont jamais apitoyés et n'apitoyeront jamais.

Mlle Geneviève Loisson avait écouté cette harangue avec une patience angélique. L'approuvait-elle? Le sourire sceptique à peine dessiné sur ses jolies lèvres eût permis d'en douter. M. Loisson ne remarqua point ce sourire et continua, le regard noyé dans la vague: —Cette vie, je ne l'aime pas. Je préfère être non m'en eût point fait don. Cependant je la garde, parce que je suis encore parmi les favoris de la terre, et parce que l'expérience, au fond, en est curieuse et instructive... Mais la tristesse—jamais!

Elle se leva seulement et dit: —Oui, mais moi, je me marie. Vous ne m'en voudrez pas, mon oncle? —Non, il ne lui en voulait pas; elle subissait l'influence ambiante et obéissait aux coutumes; M. Loisson n'éprouvait à son égard que de la pitié, non pas du ressentiment. Pour le lui témoigner, il lui adressa une carte de félicitations, omettant toutefois les vœux de bonheur qu'il est d'usage de formuler en pareille circonstance, et qui, sous la plume de ce désenchanté, eussent pu sembler quelque peu satiriques. Après quoi il n'y songea plus.

Se marier est une erreur grave; elle n'entraîne pourtant pas en elle-même d'irréparables conséquences, et peut, jusqu'à un certain point, se pardonner. Mais en annonçant à son oncle, une année après, l'espoir (qui, elle avait qualifié ça d'espoir!), puis la naissance d'un bébé, Mlle Geneviève Loisson, devenue Mme Froment, avait dépassé les bornes de la discrétion; et de quelle audace presque féroce n'avait-elle pas fait preuve, en le priant d'être parrain? Parrain, lui, le pessimiste, le misanthrope, l'ennemi de toute procréation? Parrain, l'auteur de tant de volumes où le renoncement et la désespérance n'étaient pas, c'est entendu, conseillés en propres termes, mais qui dégageaient bien cette conclusion toujours identique à elle-même, qu'il vaut mieux mourir que vivre, et que mieux vaudrait encore ne pas être né? Parrain, M. Loisson? —

Mais encore qu'il eût, par cette acceptation, commencé le sacrifice, il n'estima pas nécessaire de le pousser plus loin. Il n'assista pas au baptême et ne se rendit pas sur place pour lier connaissance avec son fils, qu'il n'avait nulle envie de connaître.

Aujourd'hui donc, en face de la lettre qu'il venait de recevoir, M. Loisson rêvait. —Non, se répétait-il en un colloque intime, ou plus justement en un soliloque, je n'irai pas. Pourquoi irais-je? A quoi cela servirait-il? Revoir ma Franche-Comté? Après tout, je n'y ai pas d'attache; nous ne devons avoir aucune attache en ce monde. Embrasser ma nièce? Les baisers sont des chimères; et ceux d'un vieil oncle grincheux ne sauraient enchanter la joue fraîche d'une jeune madame... Quant à mon fils, mon Dieu... —

Il leva lentement ses bras vers le plafond et murmura: —"Pauvre petit!" Puis, sentant bien que sa résolution

ne doit pas d'ailleurs nous éblouir ou nous leurrer. Avec son sol compact et ses 60,000,000 d'habitants l'Allemagne constitue le bloc le plus puissant de l'Europe, par le nombre et l'organisation. Ne négligeons pas cette réalité première. N'oublions pas non plus que l'Italie compte maintenant une population égale à la nôtre (39 millions), et dix fois plus féconde.

Telle est l'Europe nouvelle, considérée du dehors. Puisque on parle de la reconstruire—c'est-à-dire de la tasser—au moins faut-il savoir ce dont elle est faite. Si vous avez lu ce qui précède, soyez sûrs que vous en savez plus long à cet égard que les trois quarts des délégués à la Conférence de Gènes.

—Entrez, mademoiselle Marie! Mlle Marie entra. C'était la gouvernante de M. Loisson, qu'elle ne gouvernait d'ailleurs en aucune manière. Et quoiqu'elle fût à son service depuis beaucoup plus de trente ans, M. Loisson n'avait jamais supprimé le "mademoiselle" quasi cérémonieux dont il avait fait précéder, au début de leurs rapports de maître à serviteur, le prénom de sa domestique.

Grande, sèche, maigre, vieille—aussi grande, sèche et maigre que M. Loisson était petit, rond et repêché, mais d'un âge à peu près équivalent au sien—Mlle Marie entra donc. Elle ne dit rien et montra un visage rogue, étant habituellement loquace comme une sœur cloîtrée et réjouissante comme une porte de prison. Elle déposa simplement sur la table une enveloppe bleutée que terminait un cachet rouge au dos. M. Loisson remercia. Elle sortit.

Ayant mis ses binocles tout au bout de son nez, il prit l'enveloppe, la tourna devant, la tourna derrière, inspecta le timbre, étudia l'écriture, déchiffra méthodiquement la date de la poste et le lieu d'envoi, haussa les épaules et murmura, pour lui-même: "Encore elle? Qu'est-ce qu'elle me veut?"

Il introduisit enfin la pointe de son coupe-papier sous le bord de l'enveloppe, et la déchira. —"Mon cher vieil oncle. —Pardonnez-moi, je vous en prie, de venir troubler vos loisirs et vous interrompre dans vos graves occupations. Mais je ne résiste pas au désir que j'ai de votre visite. Votre fils, mon grand; moi qui atteint ses dix mois; il est charmant et sain, et me donne toutes sortes de satisfactions, en dépit de vos pronostics néfastes. Ne viendrez-vous pas vous-même constater ses progrès, recevoir le sourire qu'il vous prépare en cachette, et, par la même occasion, prendre un bain d'air natal en Franche-Comté?... Le printemps a mis des parfums dans tous les sentiers et des papillons dans toutes les prairies. Les bois sont ressuscités. Allons! Un bon mouvement, mon oncle. Arrachez-vous à vos bouquins. Nous vous attendons, mon mari, mon fils et moi." M. Loisson fit la moue. —"Bouquins! Bouquins!... Quels termes!... soupirez-t-il en jetant un regard de tendresse aux volumes sévères qui garnissaient les murs. —Puis, haussant les épaules: "Elle a vite fait de décider, cette petite!... Mon fils, après tout, mon fils... est-ce que j'ai demandé à être son parrain?... Eh bien! non! Je n'irai pas!"

Les noms ont une ironie. On eût pu comparer M. Loisson à n'importe quel animal, excepté à un oiseau. Ni son apparence extérieure, ni son naturel intime, ne rappelaient en quoi que ce fût la grâce légère, la gaieté pure, l'insouciance éternelle des petits oiseaux. Il n'avait pas d'insouciance, pas de gaieté et pas de grâce; il était laid, austère, morose, ayant perdu ses illusions, ou plus exactement n'en ayant jamais eues. M. Loisson n'avait personne et ne croyait à rien.

Du moins le prétendait-il. Il n'avait qu'un mot pour qualifier toutes les croyances, tous les amours, tous les idéals: chimère... Chimère aussi, l'espoir—quelque espoir que ce fût; chimère, la foi au bonheur; chimère, le désir du bien, du beau, de la justice; chimère, l'amitié humaine; chimère elle-même, la famille, avec ses biens et ses devoirs, ses satisfactions et ses tyrannies, ses joies et ses douleurs. Le pessimisme le plus noir imprégnait les ouvrages, les discours, l'existence entière de M. Loisson.

Or, M. Loisson n'était pas seul au monde. Il possédait, quelque part en Franche-Comté, une nièce à laquelle il ne pensait guère que par accident, et dont il avait longtemps espéré qu'elle ne pensait pas davantage à lui. Faux calcul. Il apprit un beau matin qu'elle avait vingt ans et projetait de se marier. Le pis est qu'il l'apprit de la propre bouche de

en faire part, en riant comme une jeune folle, au sein même du sanctuaire. Les volumes attristants et les lugubres manuscrits—crurent évidemment à une catastrophe; le globe devait tourner à l'envers pour qu'on osât rire parmi eux. Mais M. Loisson garda son sang-froid.

—Je te suis obligé, mon enfant, dit-il d'un accent assombri, de la peine que tu as prise et de l'honneur que tu me fais (Mlle Geneviève Loisson l'avait invité à ses noces). Je ne suis digne ni de l'un ni de l'autre, et si aimable que soit ton offre, je ne saurais l'accepter. Tu ignores rien de mes idées; ou plutôt, se reprit-il, tu en ignores à peu près tout, si ce n'est la négation irrémédiable qu'elles ont pour base. On trouve dans les Ecritures, auxquelles je ne crois point, mais que je respecte et que je lis volontiers, car l'esprit qu'elles a dictées n'est pas sans quelque analogie avec le mien, une parole spécialement vraie: tout ici-bas est vanité... Et qu'y a-t-il en la vie qui ne soit point vanité? La vie n'a aucun sens. Nos petits plaisirs, nos petites peines, nos petits malheurs, qu'est-ce que tout cela signifie? Néant! Nous ne sommes que de misérables fantoches livrés sans relâche aux tourbillons du sort comme les feuilles mortes aux tourbillons du vent. La seule chose incontestable, hélas! la seule trop vraie, trop réelle, trop tangible pour que je la puisse nier, c'est la souffrance. Notre vie à tous est un composé de beaucoup de souffrance et d'un peu de joie. Nos sourires s'effacent presque aussitôt nés, et nos larmes durent. Ayant à peine ouvert nos yeux à la lumière, nous rencontrons tant d'obstacles, tant de douleurs, que nous devrions fuir épouvantés; mais nous devrions fuir de l'aveugle inconscience des petits enfants; nous ne savons pas; nous croyons à quelque chose de bon et de beau; et pour la plupart d'entre nous cette illusion persiste ultérieurement, ce qu'a sur plus je considère comme un bienfait. Mais il n'y a rien de bon ni de beau. Il n'y a que l'immense hostilité du monde, que les prières ou les blasphèmes de ses victimes n'ont jamais apitoyés et n'apitoyeront jamais.

Mlle Geneviève Loisson avait écouté cette harangue avec une patience angélique. L'approuvait-elle? Le sourire sceptique à peine dessiné sur ses jolies lèvres eût permis d'en douter. M. Loisson ne remarqua point ce sourire et continua, le regard noyé dans la vague: —Cette vie, je ne l'aime pas. Je préfère être non m'en eût point fait don. Cependant je la garde, parce que je suis encore parmi les favoris de la terre, et parce que l'expérience, au fond, en est curieuse et instructive... Mais la tristesse—jamais!

Elle se leva seulement et dit: —Oui, mais moi, je me marie. Vous ne m'en voudrez pas, mon oncle? —Non, il ne